

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

REDACTION ET ADMINISTRATION

30, Rue Jacob, Paris VI^{me}

... .. Téléphone : Gobelins 40.99

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnements : France, Un an 12 fr. — Etranger, Un an 15 fr.

Comité de Patronage de "LA VOIX DE L'ARMÉNIE"

- M ALBERT THOMAS, ancien Ministre, Député.
Mme C. ANDRÉ.
M. le Général BAILLOUD, Inspecteur général des Troupes Françaises en Égypte et en Palestine.
Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut Catholique de Propagande Française à l'Étranger.
MM. Pierre BERNUS, Publiciste, Correspondant du Journal de Genève.
BONET-MAURY, Professeur honoraire de l'Université de Paris.
Pierre de BOUCHAUD, homme de lettres.
Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.
Paul BOYER, Directeur de l'École des Langues Orientales vivantes.
Georges CLEMENCEAU, Président du Conseil des Ministres, Sénateur.
DENYS COCHIN, de l'Académie Française, ancien Ministre, Député.
Baron Ludovic de CONTENSON.
Henri COULON, Avocat à la Cour d'Appel.
Charles DIEHL, de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.
Paul DOUMER, ancien Président de la Chambre des Députés, Sénateur.
Emile DOUMERGUE, Doyen de la Faculté libre de Théologie protestante à Montauban.
Eugène d'EICHTHAL, de l'Institut, Directeur de l'École des Sciences Politiques.
Etienne FLANDIN, Sénateur.
Anatole FRANCE, de l'Académie Française.
FRANKLIN-BOUILLON, ancien Ministre, Président de la Commission des Affaires Extérieures.
Mme Georges GAULIS, Publiciste.
Dr. H. Adams GIBBONS, Docteur en Philosophie, auteur de « La Fondation de l'Empire Ottoman ».
Mgr GRAFFIN, Directeur de la Société Anti-Esclavagiste.
MM. GUERNIER, Député, ancien Haut Commissaire de la République Française en Grande-Bretagne.
A.-F. HEROLD, Vice-Président de la Ligue des Droits de l'Homme.
Gustave HERVÉ, Rédacteur en Chef de « La Victoire ».
C. JONNART, ancien Ministre, Sénateur, Président de la Compagnie du Canal de Suez.
Mgr LE ROY, Evêque d'Alinda.
MM. Raphaël-Georges LÉVY, de l'Institut.
Georges LEYGUES, Ministre de la Marine, Député.
F. MACLER, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales vivantes.
A. MEILLET, Professeur au Collège de France.
J. de MORGAN, ancien Délégué Général en Perse du Ministère de l'Instruction Publique.
René PINON, Publiciste, Professeur à l'École des Sciences politiques.
REBELLIAU, de l'Institut, Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut.
Salomon REINACH, de l'Institut.
Marc REVILLE, Député.
G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.
SENART, de l'Institut.
Mgr TOUCHET, Evêque d'Orléans.
M. Maurice VERNES, Président de la Section Religieuse de l'École des Hautes Etudes.

SOMMAIRE :

Turqueries, par M. René PINON.
La Transcaucasie et l'Arménie
Glés des Indes, par M. J. de MORGAN.
REVUES ET JOURNAUX. — *Pour l'Arménie* (article de M. ALBERT THOMAS dans *L'Heure*). — *Une crise des plus tragiques* (art. de M. M. VARANDIAN dans *l'Humanité*). — *L'Allemagne et la Turquie* (*La Semaine Littéraire*). — *La Tragédie arménienne* (*Le Salut Public*). — *En Révolte* (*La Vigie Marocaine*).

FAITS ET INFORMATIONS. — Le Caucase vu de Constantinople. — Union des Républicains Géorgiens. — La vaillante résistance arménienne. — Une amnistie aux victimes. — Témoignage de reconnaissance.

LA VIE ARMÉNIENNE. — Une tournée à la dérobée en Mésopotamie. — Des milliers de déportés sauvés par les forces britanniques. — « Nouvelles de l'Arménie ».

Bibliographie.

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Turqueries

Les Turcs continuent... Le *Berliner Tageblatt* nous annonce une nouvelle d'importance qui va faire pleurer d'attendrissement toute la presse allemande : le Sultan Mohammed V, dans sa mansuétude, se dispose à accorder « une amnistie » aux Arméniens ; ils seraient autorisés à rentrer dans leurs foyers ; le gouvernement lui-même se chargerait de ramener les déportés dans leur pays. Voilà une idée ingénieuse et qui va rassurer les âmes sensibles d'Allemagne qui estimeraient que, peut-être, leurs chers alliés Turcs sont allés un peu loin à l'égard des Arméniens. Maintenant tout va être réparé par un acte de générosité évidemment inspiré par la politique allemande.

Une amnistie ? Qu'est-ce à dire ? On amnistie les criminels, les condamnés. Quel crime ont donc commis les Arméniens ? Ces loups enragés ont-ils dévoré les moutons turcs, ont-ils violé leurs filles, cassé la tête de leurs petits enfants sur les pierres du chemin, converti de force les survivants, et est-ce pour de tels crimes qu'on les a relégués dans les déserts de Syrie et de Mésopotamie où chaque jour ils attendent la mort par la faim et le dénuement ? Ne croyait-on pas généralement que ce sont les Turcs qui, sur l'ordre de leur gouvernement, froidement,

avec préméditation et méthode, et non pas dans un jour d'ivresse et de fanatisme, ont voulu supprimer complètement les Arméniens soit par l'assassinat immédiat, soit par la conversion à l'Islam, soit par cette mort lente et atroce qu'est la déportation telle que les Turcs la pratiquent? Et ce seraient les Turcs qui amnistieraient les Arméniens, tristes débris d'un peuple dont ils ont résolu et organisé la destruction! Ou bien les Turcs ne parlent-ils d'amnistie que pour accréditer la légende [des révoltes arméniennes qui auraient précédé et expliqueraient les massacres, légende dont le savant allemand bien connu, D^r Lepsius, a fait, dans un mémoire secret, bonne et définitive justice.

Cependant, ne chicanons pas sur les mots; admettons que les Turcs n'aient employé ce mot d'amnistie que pour couvrir un tardif regret des crimes accomplis et des ruines accumulées, et qu'ils se disposent à mettre un terme à tant d'atrocités en rapatriant les survivants. Hélas! comment aurions-nous confiance? Les pistes du désert n'ont-elles pas déjà vu ces lamentables troupeaux de femmes, d'enfants et de vieillards s'acheminer sous le fouet des gendarmes turcs vers l'exil et la mort? Les cadavres jalonnent la route; ceux qui tombent ne se relèvent plus; nulle part le lamentable exode n'est organisé; nulle part des vivres, de l'eau, des moyens de transport n'ont été préparés; la conduite des caravanes est laissée aux gendarmes qui assouvissent leur férocité lubrique sur ce bétail humain; au passage, des bandes de Kurdes, prévenues, attendent le lugubre cortège pour piller et massacrer. Les quelques malheureux qui, épuisés, ont cependant la force de résister et parviennent au terme du voyage ne trouvent rien, ni abri, ni vivres, ni terres à cultiver; ils subsistent misérablement grâce à la pitié des populations indigènes et de ce qui peut parvenir jusqu'à eux des dons généreux des Américains. Allons-nous voir recom-

mencer en sens inverse l'effroyable voyage? Va-t-on ramener, à travers les mêmes horreurs, les malheureux restes d'un peuple jadis florissant vers leurs villes et leurs villages natals où ils ne trouveraient plus que ruines et misère?

On se demande, en vérité, si cette amnistie et ce retour au foyer ne cachent pas le satanique dessein d'achever l'œuvre commencée en tuant, à la faveur du voyage de retour, les Arméniens échappés au voyage d'aller. Nous connaissons le programme des Jeunes-Turcs; tout ce qui n'est pas musulman, et même tout ce qui n'est pas Turc, doit disparaître de l'Empire: Arméniens d'abord, Géorgiens, Grecs ensuite, pour finir par les Européens; tous ceux qui ne se résoudront pas à s'en aller périront; et ainsi les Jeunes-Turcs seront délivrés de ce cauchemar des « réformes » que les chrétiens réclamaient sans cesse, que les traités ne manquaient pas de stipuler et dont les puissances européennes parlaient toujours sans avoir jamais l'énergie de les exiger. Même en supposant que les Jeunes-Turcs aient changé d'avis, que leurs maîtres allemands leur aient fait comprendre qu'après tout ils ont travaillé contre eux-mêmes en détruisant l'élément le plus commerçant et le plus industriel de leur empire et qu'ils auraient intérêt à sauver ce qui en reste, comment réussiraient-ils à assurer le transport, le ravitaillement et la sécurité des Arméniens survivants? Comment, s'ils parvenaient à les arracher aux brigands, pourraient-ils les soustraire aux brutalités des gendarmes? Et verrions-nous ceux des Turcs qui ont fait entrer de force dans leurs harems des jeunes filles arméniennes restituer ces malheureuses à leurs familles, s'il en reste, ou à leurs villages, s'ils sont encore debout?

Nous croyons l'explication plus simple. Dernièrement, les soldats du général Allenby, en pénétrant à Es-Salt, sur

la rive gauche du Jourdain, y ont trouvé environ 1500 femmes et enfants arméniens, derniers débris d'un important convoi de déportés; ces malheureux, épuisés, mourant de faim et de misère, accueillirent les soldats anglais comme des sauveurs. Et quand les Tommies se retirèrent sur l'autre rive du Jourdain, on les vit s'occuper avec une tendre sollicitude d'emmener avec eux ces réfugiés; les femmes et les enfants que leur faiblesse empêchait de marcher furent ramenés en voiture, à cheval, à mulet; les officiers supérieurs transportèrent les plus malades dans leurs automobiles; à l'arrivée au camp anglais, chacun s'empessa de soigner, de reconforter ces pauvres gens qui jamais plus, depuis qu'ils avaient quitté leur pays sous les coups des soldats turcs, n'avaient entendu une parole de pitié humaine; les pauvres femmes pleuraient; dans la joie du salut, elles pensaient aux innombrables victimes tombées sur les chemins. Que les derniers témoins des grands massacres turcs puissent être ainsi délivrés par l'avance des armées anglaises vers le nord, qu'ils puissent raconter ce qu'ils ont vu et souffert, qu'ils échappent définitivement à la mort lente pour reconstituer des familles et des foyers arméniens, voilà ce que les Turcs ne veulent pas et voilà pourquoi ils ont imaginé une amnistie qui leur donnerait l'occasion d'obliger les troupeaux arméniens encore vivants à de nouvelles migrations vers les montagnes natales où ils n'arriveraient jamais.

Comment croirions-nous aux bonnes intentions des Turcs après qu'ils ont commis des crimes dont l'histoire frémit d'horreur et que, tôt ou tard, ils devront payer? Leur amnistie, annoncée par les journaux allemands, ne nous dit rien qui vaille, pas plus que nous n'attachons d'importance aux bonnes paroles qu'ils ont récemment données à l'ambassadeur d'Espagne. A une démarche de ce diplomate en faveur des Arméniens, la sublime Porte

a répondu que l'avance des armées turques dans les régions de l'Asie Mineure qu'occupaient naguère encore les Russes, respecterait scrupuleusement toutes les populations chrétiennes, y compris les Arméniens. Nous voudrions le croire, mais nous n'avons que trop de raisons d'en douter. Pourquoi le roi d'Espagne, qui a pris la généreuse initiative d'une telle démarche, ne ferait-il pas mieux encore et ne demanderait-il pas, pour ses agents diplomatiques, l'autorisation de s'assurer par eux-mêmes et sur place que les promesses du gouvernement jeune-turc sont suivies d'effet?

Aussi bien, à en croire des nouvelles qui nous parviennent, le gouvernement ottoman serait le premier à souhaiter que la lumière soit faite. Le parti socialiste turc aurait envoyé à Stockholm un délégué pour demander au Bureau socialiste international de se charger d'organiser une enquête conduite par des neutres sur les atrocités que les Arméniens auraient commises à l'égard des Turcs pendant l'occupation russe. Les Turcs veulent absolument prouver que c'est le mouton qui a commencé. Ils sentent monter autour d'eux, même chez leurs alliés, la réprobation des honnêtes gens; ils savent que tôt ou tard le sang innocent retombera sur ceux qui l'ont versé et qu'un jour, qui n'est peut-être pas éloigné, les Allemands se serviront des massacres arméniens pour démontrer aux Turcs qu'ils sont incapables d'administrer seuls leurs provinces et qu'ils doivent se résigner à un concours, à un contrôle allemand. Et ils cherchent à détourner sur les Arméniens une partie de l'indignation universelle en même temps qu'ils se préoccupent de légitimer les nouveaux massacres qui ont déjà accompagné la rentrée des troupes turques dans les provinces arméniennes et qui vont continuer; les Turcs veulent absolument la suppression complète des Arméniens; une sorte de rage les prend en présence de

leur forfait dont ils voudraient effacer jusqu'aux traces; pour achever le massacre, ils cherchent des prétextes et des moyens; l'amnistie pourrait être un moyen, l'enquête des socialistes neutres pourrait être un prétexte.

L'enquête que demandent les « socialistes turcs » nous nous associons à eux pour la réclamer de toute notre énergie. A la vérité, nous ne savons pas très bien ce que c'est qu'un « socialiste turc »; ce doit être un animal parfaitement domestiqué, à la manière de Scheidemann et consorts et même quelque chose de plus. N'importe, puisque des Turcs demandent à des neutres de faire une enquête, nous nous associons à eux, mais à deux conditions : la première est que l'enquête soit impartiale, c'est-à-dire que des délégués de chaque nation neutre fassent partie de la commission qui ira enquêter sur place et que ces délégués ne soient pas tous choisis par le Turc et son suzerain allemand. La seconde c'est que l'enquête soit complète : les commissaires se rendront sur place, auront pleine liberté de parcourir toute l'Arménie, de tout voir, de tout entendre, d'interroger les habitants, là où il en reste, hors de la présence des Turcs, d'enquêter en un mot non seulement sur les quelques faits qu'il plaira aux Turcs de leur signaler, mais sur tout ce qui s'est passé en Arménie depuis le 1^{er} août 1914. Il serait trop commode, vraiment, de limiter le pouvoir des enquêteurs aux quelques incidents que les Turcs peuvent présenter avantageusement. Il est parfaitement possible, il est humainement probable qu'il y a eu, çà et là, quelques vengeances arméniennes. Voilà un exilé qui revient dans son pays : dans sa maison il trouve un Turc ou un Kurde installé; sa femme a été violée et assassinée ou emmenée sans qu'on sache où; si elle a échappé aux brigands et aux gendarmes, elle dépérit là-bas, à des centaines de kilomètres, dans les steppes du Jourdain ou les déserts de Mésopotamie; sa fille a été massacrée ou

elle s'étiole dans le harem d'un maître turc; ses enfants ont été jetés à l'Euphrate; il n'a plus rien, ni famille, ni biens, ni espérance, et on s'étonnerait qu'il se soit fait justice, qu'il ait usé vis-à-vis de son bourreau, des mêmes procédés dont les siens ont été les innocentes victimes! Et cependant, nous sommes sûrs que ces cas ont été rares, exceptionnels; c'est une goutte en face des fleuves de sang versés par les Turcs. Que l'on fasse une enquête, nous le demandons, mais que les Turcs n'aient pas le droit de la conduire à leur guise, et que les enquêteurs aient aussi la faculté de visiter les camps où achèvent de mourir les derniers Arméniens de l'empire ottoman. La méthode qu'emploient les Jeunes-Turcs s'inspire de celle de leurs maîtres allemands; il s'agit de faire croire que ce sont les victimes qui ont tort; on ne se contente pas de les tuer, on les calomnie, on dénature leurs actes pour couvrir les crimes de leurs assassins. Une enquête sur les atrocités commises par les Arméniens! Vraiment le monde n'a jamais vu de plus honteuse hypocrisie.

Cette tactique fait partie du plan turco-allemand que nous n'avons cessé de dénoncer ici et qui continue à s'exécuter. Il s'agit de supprimer les Arméniens et les Géorgiens pour créer, de Constantinople aux steppes du Turkestan et aux rives du Volga, une vaste confédération turque sous la haute protection de l'Allemagne. Un nouveau pas vient d'être fait vers la réalisation de ce programme; les agents turcs, munis d'argent allemand, ont travaillé les populations qui vivent sur le versant nord du Caucase; elles ont proclamé l'indépendance de la République des montagnards du Caucase. Ces peuples, de races diverses, sont pour la plupart musulmans; les Tcherkesses du Daghestan sont, parmi eux, le groupe le plus vigoureux et le plus guerrier. Une délégation a été envoyée à Constantinople pour demander la protection et l'amitié de

la Turquie. La nouvelle république s'étendrait de la Caspienne à la mer d'Azof jusqu'à la dépression du Manytch; elle donnerait la main à la république des Tatares de Crimée.

« La mer Noire, écrivait *l'Ikdam* du 23 mars, est une mer musulmane et ottomane ». La politique turco-allemande et l'ignoble trahison des Bolcheviks sont en train de réaliser cette affirmation; nous revenons à l'époque antérieure à Pierre-le-Grand, mais, cette fois, le Turc est doublé de l'Allemand et c'est pour le roi de Prusse qu'il travaille. Une tâche indispensable, urgente, s'impose aux alliés : il leur faut remettre debout une Russie, reconstituer une force capable d'apporter l'ordre et la liberté à l'Europe orientale et de mettre un terme à ces « turqueries » qui n'ont que trop duré. Les Allemands et les Turcs se croient définitivement vainqueurs et maîtres, mais leur force n'est qu'apparente; une poussée un peu vigoureuse en aurait vite raison et ferait s'écrouler le château de cartes qu'ils édifient entre la Baltique et la Caspienne. C'est le moment d'agir, d'organiser et de frapper.

René PINON.

La Transcaucasie et l'Arménie

Clés des Indes

Bien que la France soit, avec la Belgique, la plus grande victime du formidable conflit qui désole le Monde, bien qu'elle supporte tout le poids du cataclysme et que ses campagnes et ses villes soient livrées aux horreurs de la lutte, ce n'est pas contre elle qu'est dirigée la haine de l'Allemagne. Son rôle est secondaire aux yeux des dirigeants de Berlin, elle est surtout combattue comme alliée de l'Angleterre, comme territoire nécessaire au militarisme prussien pour servir de base contre Albion. Guillaume II avait escompté la capture rapide d'Anvers, d'Ostende, de Dunkerque, de Calais et de Boulogne, et comptait faire de ces ports les foyers de ses opérations contre Londres, car c'est l'Angleterre que l'Allemagne considérait, et considère toujours, comme son grand adversaire mondial.

Maîtresse des mers, possédant d'immenses et riches colonies, soutenue dans son commerce et dans l'action de ses flottes par des points d'attache répartis dans tout l'Univers, Albion tient en main l'hégémonie commerciale et maritime du Monde, et c'est cette puissance que la Germanie lui envie, qu'elle s'efforce de faire passer des rives de la Tamise aux bords de la Sprée.

Cet antagonisme n'est pas né d'hier ; il s'est développé, en Allemagne, depuis que cet Empire, devenu puissant et riche par les guerres de 1864, 1866 et 1870, a accru chez lui la production industrielle, depuis que le besoin de débouchés s'est fait sentir pour son commerce et, rencontrant sur tous les marchés, l'opposition de l'Angleterre, il s'est exaspéré au point de provoquer la guerre.

Depuis bien des années, sur tous les points du monde, l'Allemagne cherchait le côté vulnérable de l'Empire britannique et s'en prenait à tous les États qui s'opposaient à son expansion économique. Par tous les moyens, elle cherchait à se créer des bases commerciales et militaires, afin d'être à même, un jour, de s'imposer par la force de ses armes, de ses flottes ou de ses capitaux. Mais, venue trop tard dans le partage du Monde, elle ne recueillait que des satisfactions de second ordre, et son expansion coloniale se trouvait paralysée par le fait même qu'il n'existait plus guère de territoires avantageux libres encore. Pour atteindre son but, il lui fallait donc frapper un grand coup, triompher par les armes et réduire sa rivale à lui céder, en même temps que de grandes colonies, la toute-puissance sur les océans.

Or deux voies seulement s'offraient pour écraser l'Angleterre: l'attaque de la métropole et celle des Indes, grande source de richesse et de prestige de nos alliés d'outre Manche. La première partie de ce programme ne pouvait être réalisée que par la force brutale, par un coup droit foudroyant. Elle impliquait la conquête du nord de la France, opération longuement et habilement préparée de l'autre côté du Rhin, mais dont la bataille de la Marne a empêché le succès. La seconde partie du programme allemand n'était pas appelée à donner des résultats aussi définitifs que la première, parce qu'elle visait un but secondaire et que sa préparation rencontrait de grands obstacles. Avant la chute du Tsar, seule la Turquie était à même de fournir à Berlin les moyens d'approcher des Indes Anglaises.

L'Allemagne d'ailleurs, par son ordre et par le prestige que lui donnaient ses victoires sur l'Autriche et sur la France, s'était assurée de la Turquie; elle projetait de créer, sous l'apparence commerciale, de grandes voies stratégiques dans l'Asie Antérieure.

Il y a dix-huit ans, en 1900, j'étais à Bagdad et, sur les instructions qui m'avaient été données par notre Ambassadeur à Constantinople, M. Constans, je me suis mis en rapport avec les ingénieurs allemands chargés du tracé du fameux chemin de fer de Bagdad.

Partant de la rive méridionale du Bosphore, la voie devait traverser l'Asie-Mineure et la Cilicie, atteindre Alep, puis Mossoul, et de là Bagdad en se tenant sur la rive droite du Tigre. Au sud de Bagdad, elle franchissait l'Euphrate pour gagner Kerbelah; puis longeait le fleuve et sa tête de ligne devait être à Koweït, sur le golfe Persique. Bassorah n'était pas pris en considération, parce que pour atteindre cette ville, disaient les ingénieurs, il fallait traverser les grands marais de Khôr-el-Djézâir; mais, à mon sens, c'était parce que Bassorah, située sur le Chatt-el-Arab, ne peut recevoir que des navires d'un tirant d'eau médiocre, qu'aucun vaisseau de guerre d'importance ne s'y peut abriter et parce qu'il suffirait de semer des torpilles dans les passes de Fao pour fermer les débouchés du Bagdad-Bahn. Koweït, au contraire, possédant un bon havre, avec un ancrage profond, situé sur la mer, permettrait de créer dans le golfe Persique une sorte de Bizerte.

De Bagdad un embranchement du chemin de fer devait, par Qasr-el-Chirîn et le Zagros gagner Kirmanchah, Néhâvend, Ispahan et Chirâz, en même temps que par Hamadan on atteignait Téhéran, puis Chah-roud et Merw au Khorâçan.

Ces deux lignes iraniennes et celle de Turquie étaient, à coup sûr, fort bien conçues au point de vue commercial; mais, à celui de la guerre contre les Indes, elles n'étaient pas mal projetées. Par l'arsenal de Koweït les Turco-Allemands étaient à même d'entretenir une force navale capable de lutter contre la flotte des Indes, et par les deux lignes de Perse on pouvait concentrer des troupes dans le Khorâçan et dans le Kirman. Il ne restait, pour atteindre l'Indus, que la traversée de l'Afghanistan ou du Béloutchistan. Mais l'Angleterre avait compris et, en occupant Koweït, elle arrêtait en partie ces menaces.

La colère fut à son comble à Berlin comme à Constantinople quand on apprit l'occupation britannique de Koweït et les relations faillirent se gâter entre la Turquie et l'Angleterre. Cependant, on patienta pendant quatorze ans encore (1900-1914), probablement parce que l'Allemagne préparait sa guerre mondiale et voulait avoir un prétexte plus plausible à donner à son public. Ce bourg perdu sur les côtes d'Arabie

inconnu, ne légitimerait pas, vis-à-vis de l'opinion allemande, une crise universelle.

Avec l'entrée en guerre de la Turquie, les intentions de Berlin ne se modifièrent pas, mais prirent une autre tournure. On résolut de menacer les Indes par la Perse; l'Angleterre, avisée, marcha sur Bagdad, afin de s'emparer du nœud des communications des Osmanlis avec l'Iran. Déjà les Turcs occupaient tout l'occident de l'Empire du Chah et l'influence allemande, secondée par les officiers suédois au service de la Perse, avait fait soulever les nomades. Mais le pillage des lieux saints de Kerbelah et de Nedjef indisposa les iraniens chiites et les Russes descendant du Caucase refoulèrent les troupes turques du Kurdistan et réduisirent les nomades révoltés. En même temps, le Grand-Duc faisait la conquête des vilayets osmanlis de l'Arménie et les efforts combinés des Russes et des Anglais mettaient l'empire du Sultan en très mauvaise posture. Ainsi, toutes les voies d'accès vers les Indes se trouvaient fermées.

C'est alors que survint cette révolution de Russie qui devait faire perdre à l'Entente ses alliés orientaux et replonger l'Asie Antérieure nouvellement affranchie dans la barbarie. Toutes les conquêtes du Grand-Duc furent évacuées par les armées maximalistes, et les dirigeants de Pétrograd, non contents d'une aussi effroyable trahison, abandonnaient encore aux Turcs la Transcaucasie en consentant à l'évacuation de Kars, d'Ardahan et de Batoum, points d'importance capitale, boulevards des régions qui s'étendent au pied méridional de la grande chaîne caucasienne.

Comme conséquence de cette innomable capitulation, la Roumanie tombait, la Russie tout entière s'inclinait sous le joug des Empires centraux et la Turquie se mettait en communications avec ses coreligionnaires de l'ancien Empire des Tsars. Désormais, la barrière qu'élevait la Russie sur le chemin des Indes par le Nord était abattue.

Mais les Austro-Allemands, obligés de concentrer sur le front occidental toutes leurs disponibilités, ne pouvaient pas songer à entreprendre par eux-mêmes une campagne contre l'Inde. Il

fallait, tout d'abord, préparer les voies et moyens. C'est la Turquie qui fut déléguée à cet effet. Le traité de Brest-Litovsk avait amorcé son action contre les Arméniens et les Géorgiens, seuls obstacles qu'elle rencontrait pour donner la main à ses coreligionnaires de l'Orient, Tartares du Caucase oriental et du Sud de la Russie, Turcs azerbaidjanis du nord de la Perse et Turkomans de la Transcaspienne.

Il importait donc d'écraser ces deux petits peuples que l'Entente ne pouvait pas soutenir, et auxquels les maximalistes refusaient les munitions indispensables. Berlin fournit ses officiers et la Turquie ses troupes. On traita de « bandes » les patriotes arméniens qui défendaient le patrimoine de leurs ancêtres et le massacre de ces « révoltés » recommença, méthodique, voulu par l'Allemagne.

Certes, Arméniens et Géorgiens sont en grand danger, car il importe aux vues de Guillaume II de faire disparaître ce « repaire de chrétiens » qui barre la route au pan-turquisme et c'est sur le pan-turquisme que s'appuie le Kaiser pour créer, dans le nord de l'Asie Antérieure et dans l'Asie Centrale, cet état musulman sur lequel il compte s'appuyer pour menacer la puissance anglaise des Indes.

On compte à Berlin sur la propagande pour soulever les millions de musulmans indiens contre le régime britannique, et l'on se souvient que les Cipayes se sont autrefois révoltés; mais pour que cette propagande soit efficace, il faut que près des Indes se trouve un Etat musulman important dans lequel les révoltés puissent trouver de l'assistance.

Ce projet est vaste, mais réalisable; de jour en jour, il prend plus de corps, et les nouvelles qui nous parviennent de la Transcaucasie et de l'Arménie ne sont pas faites pour nous rassurer. Ou bien le gouvernement de Tiflis acceptera le joug musulman des Turcs, ou bien la Géorgie sera conquise par les armes et ravagée, ses populations seront massacrées comme le sont aujourd'hui celles de l'Arménie russe.

Il faut à tout prix que l'Entente barre aux Turco-Allemands les routes de l'Asie, car, vaincus sur le front occidental, obligés à évacuer nos départements du Nord et la Belgique, contraints

à se retirer sur leurs propres terres, les Allemands pour cela n'abandonneront pas la lutte ; ils défendront leur sol pied à pied, ne serait-ce que pour se donner le temps de profiter de leurs succès en Orient et pour faire une diversion vers les Indes, pour obliger leur principale ennemie, l'Angleterre, à reporter ses efforts vers l'Orient ; alors que, si le Caucase et l'Arménie avaient pu résister, si l'union des musulmans d'Asie ne pouvait se faire, les opérations contre les Indes eussent été beaucoup plus difficiles pour l'ennemi. Cette Arménie qu'on semble ne connaître que par la pitié qu'inspirent ses malheureuses populations avait, au point de vue politique, une importance de premier ordre : pourquoi l'avoir négligée ? Sa conquête par les Turco-Allemands reculera certainement de beaucoup la fin de ce cataclysme dans lequel le monde civilisé perd la fleur de ses enfants ; et si l'Allemagne parvenait à semer le désordre dans les Indes comme elle l'a fait en Russie, quel désastre ce serait pour nos alliés d'Outre-Manche, quel coup pour leur prestige !

J. DE MORGAN.

REVUES ET JOURNAUX

Pour l'Arménie

Nous lisons dans L'Heure du 30 avril l'excellent article suivant de M. Albert Thomas. Champion des droits des nationalités opprimées, M. Albert Thomas ne laisse échapper aucune occasion de manifester son dévouement à la cause de l'Arménie.

De mauvaises nouvelles nous arrivent d'Arménie. Les Turcs n'ont pas seulement réoccupé les provinces qu'ils avaient perdues, et que la révolution maximaliste n'a pas su protéger contre leur sauvage domination ; ils se sont mis en mesure d'exécuter les clauses de la paix de Brest-Litovsk qui leur a accordé Kars, Ardahan et Batoum, et les voici qui marchent résolument à la conquête du Caucase.

Naturellement, ils demeurent fidèles à leur tradition : c'est en exterminant la population civile, en massacrant les femmes, les enfants arméniens, qu'ils avancent sur les terres conquises. A la hâte, les deux peuples les plus avancés du Caucase, les Arméniens et les Géorgiens, ont improvisé une armée de cent cinquante mille hommes, pour la plupart des volontaires. Ils résistent à l'envahisseur, en défendant leur sol natal, leurs droits, leur liberté.

Mais combien de temps cette petite armée isolée, privée de tout concours, soit de la part des Russes (ne dit-on pas que Lénine lui a refusé des munitions ?), soit de la part des Alliés, qui ne peuvent même pas, faute de communications télégraphiques, lui envoyer toujours le réconfort moral dont elle aurait besoin, combien de temps pourra-t-elle résister aux assauts des

troupes ottomanes, mieux organisées, bien disciplinées, pourvues de canons et commandées par des officiers allemands ?

Les Turcs ont amené avec eux des hordes kurdes et des bachibouzouks en grand nombre. Ils ont déjà pris Batoum. Ils sont aux portes de Kars. Une fois maîtres de cette forteresse, ils saisiront la première occasion pour marcher sur Erivan et Tiflis, pour envahir l'Arménie russe et la Géorgie.

Ce n'est pas tout. Depuis quatre ans, par leurs émissaires, par leur argent, les Turcs ont travaillé les populations turco-tartares de Transcaucasie, qui se trouvent surtout groupées aux environs de Bakou. Leur invasion a été accompagnée d'une révolte de ces populations. Des conflits sanglants ont éclaté entre Tartares et Arméniens à Bakou et dans toute la province d'Erivan.

C'est, dans toute son horreur, la lutte exterminatrice des races qui se réveille. Prises entre l'armée régulière turque et les massacreurs tartares, les populations arméniennes sont menacées d'une destruction totale. Les atrocités turques vont recommencer sur une plus grande échelle.

Comment croire une minute que les hordes d'Enver pacha pourront pardonner aux Arméniens leur résistance opiniâtre à Erzeroum, à Van et devant Kars ? Sans aucun doute, les massacres des populations innocentes vont recommencer.

Est-il utile de rappeler à cette heure tout ce qu'a déjà enduré, non seulement en 1894, en 1896, en 1909, mais surtout depuis la guerre, le vaillant peuple d'Arménie ? Est-il utile de rappeler les horreurs de 1915, l'ordre lancé de Constantinople de désarmer et déporter en masse la population des villes et des villages, le pillage des maisons par les Kurdes, l'enlèvement des jeunes filles emmenées dans les harems, puis les longs cortèges lamentables des déportés, épuisés, affamés, abandonnés au long des routes, quelquefois même noyés dans les fleuves, en particulier au passage de l'Euphrate ? D'après des témoignages authentiques, la proportion des morts dans les convois lugubres a varié de 50 à 80 %. Ce sont les Allemands eux-mêmes, des professeurs, des missionnaires, des correspondants de journaux, qui nous renseignent sur les raffinements de cruauté dont usèrent les

massacreurs. Si difficile qu'il soit d'évaluer les pertes subies, l'avis commun est que sur les 1.800.000 Arméniens que l'on comptait en 1912, 600.000 auraient péri, 600.000 auraient été déportés, 600.000 seuls auraient échappé. Le monde civilisé va-t-il laisser massacrer ces derniers survivants ?

C'est un cri de désespoir et d'angoisse qui arrive d'Arménie. Le Conseil National Arménien de Tiflis et la Délégation arménienne en Europe, l'ont fait entendre à nouveau. L'Europe demeurera-t-elle sourde à leur appel ?

Sans doute, avant la guerre, les protestations de l'opinion européenne pouvaient avoir quelque efficacité. Lorsque, alliées ou adversaires des Turcs, les nations de l'Europe occidentale faisaient entendre leurs remontrances, force était au gouvernement de Constantinople de prendre certaines mesures, de punir quelques massacreurs, d'introduire un semblant de réforme. Aujourd'hui, dans l'abominable conflit qui ravage le monde, est-ce que les manifestations d'opinion, est-ce que les protestations ne paraîtront pas chose bien vaine et sans portée ?

Il importe pourtant que toutes les forces morales qui peuvent compter encore par le monde, fassent entendre leur voix.

Si les socialistes des pays ennemis ont gardé quelque souci de leur dignité, s'ils ont gardé quelque force de résistance et de révolte contre un militarisme sauvage ou contre des puissances de barbarie comme celle des hordes turques, ils doivent exiger de leurs gouvernements que ceux-ci ne se déshonorent pas de nouveau.

Si les bolcheviks russes, si négligents du principe national, demeurent cependant compatissants à toute misère humaine, ils ne peuvent admettre que la paix de Brest-Litovsk ait pour conséquence de nouvelles horreurs.

Si le président Wilson peut être entendu encore en Russie, si son intervention a quelque autorité, qu'il se hâte, et qu'il marque au gouvernement de Russie tout ce qu'a d'intolérable l'abandon d'une population comme la population arménienne.

Tous les hommes qui ont gardé une conscience saine doivent se faire entendre, exiger que l'on arrête les mains ensanglantées des Turcs. Il faut que les neutres parlent.

N'existe-t-il pas enfin quelque possibilité d'une action efficace? Les missions militaires anglaise ou française au Caucase ne peuvent-elles pas être renforcées? Les troupes anglaises qui opèrent du côté de Bagdad, et qui se sont avancées du côté de la Perse, ne peuvent-elles, pour une œuvre d'humanité, pousser audacieusement vers la frontière caucasienne? Une expédition anglaise réussirait à l'heure actuelle à sauver le peuple arménien et à empêcher la chute du Caucase. L'intérêt anglais s'accorde avec le devoir d'humanité. Dans des circonstances semblables, jamais nos amis n'ont hésité. C'est à eux que nous adressons notre appel. Nous demandons à notre Gouvernement d'intervenir auprès d'eux avec toute l'autorité qu'il possède.

ALBERT THOMAS.

Au Caucase

Une crise des plus tragiques

Sous ce titre, M. Mikaël Varandian, le patriote arménien bien connu et l'un des leaders les plus actifs du parti « Dachnak-zoutioun », écrit dans l'Humanité du 12 mai les lignes suivantes :

Les Turcs marchent sur le Caucase, brisant la résistance des volontaires arméniens et géorgiens qui, après la capitulation bolcheviste, restent seuls à opposer leurs poitrines aux canons ennemis.

Evacuée par les soldats de Lénine, l'Arménie turque retombe sous le joug de ses bourreaux, et les hordes de Tamerlan s'avancent vers les frontières caucasiennes, exterminant les restes de la population arménienne qu'elles rencontrent sur leur parcours.

Elles vont occuper les trois régions du Caucase que le traité de Brest-Litovsk leur a abandonnées. *Batoum* est déjà pris. L'héroïque résistance des Géorgiens n'a pu empêcher la capitulation de ce grand port de la mer Noire. *Kars* résiste encore. Depuis un mois, les efforts turcs s'usent devant la fameuse for-

teresse de l'Arménie russe que le génie stratégique de Loris-Mélikof arracha en 1878 à l'armée de Moukhtar pacha. Elle est défendue par quatre divisions arméniennes, commandées par le général *Nažarbekian*. Il y a en outre des dizaines de mille volontaires sur toute l'étendue du front arménien, sous le commandement du vieux militant *Andranik*. Avec une ténacité splendide, ces volontaires ont combattu à Erzinguian, à Erzeroum, à Van, disputant chaque pied du sol national à l'ennemi.

Les Turcs ne pardonneront pas aux Arméniens cette résistance acharnée et, une fois maîtres de Kars, ils tomberont comme une avalanche sur les populations arméniennes du Caucase qu'ils traiteront suivant leur vieille méthode... Ils ont donné trop de preuves de bestialité en Arménie turque pour qu'on puisse rester indifférent en face de cette nouvelle ruée des barbares.

Aussi le Conseil national arménien de Tiflis et la Délégation arménienne de Paris ont-ils jeté le cri d'alarme par des appels déchirants à l'opinion du monde.

Jamais, même dans leur histoire si riche en catastrophes, les Arméniens n'ont traversé une période aussi critique. Pour comble de malheur, les Turco-Tartares de Transcaucasie, travaillés depuis longtemps par les émissaires de Constantinople, par les agents du pantouranisme, se soulèvent en masse contre les Arméniens, afin de paralyser leurs efforts militaires et favoriser l'invasion turque.

Le sang coule à Bakou, à Elisabetpol et dans presque toute l'Arménie russe. Le vieux peuple martyr est menacé d'une extermination totale. Et à cette heure fatale de son histoire vingt fois séculaire, il fait encore appel à toutes les consciences honnêtes dans tous les pays, belligérants ou neutres.

Nous ne demandons pas qu'on ménage nos volontaires qui lutteront jusqu'au dernier homme pour la plus sainte des causes. Nous demandons qu'on cesse, enfin, la chasse abominable à la population inoffensive, aux femmes et aux enfants !

MIKAEL VARANDIAN

L'Allemagne et la Turquie

La Semaine Littéraire de Genève publie, sous ce titre, dans son numéro du 20 avril, un article écrit par une personnalité de nationalité turque dont il ne donne pas le nom pour des raisons que l'on comprendra.

L'auteur de cet article commence par démontrer, avec des faits à l'appui, comment l'Allemagne, dès le mois de septembre 1913, persuada la Turquie, en faisant miroiter à ses yeux les plus brillantes perspectives, à participer à la guerre qu'elle était résolue à provoquer à brève échéance :

Sans doute, la restauration de la Turquie d'Europe était une utopie qu'il convenait désormais d'abandonner définitivement ; mais l'Asie offrait à la Turquie alliée de l'Allemagne bien mieux que des compensations. Tandis que de foudroyantes victoires assureraient définitivement à l'Allemagne l'hégémonie en Europe, son alliée la Turquie, soutenue par elle, réunirait sous son sceptre tous les peuples musulmans de l'Asie et du Nord de l'Afrique, et acquerrait ainsi une puissance et un prestige tels qu'elle n'en avait jamais connu dans le passé.

Après avoir conclu avec le gouvernement français un emprunt, et encaissé une première tranche de cinq cent millions qui, en dépit de la condition expresse que les capitaux prêtés ne seraient pas utilisés pour des buts militaires, servirent exclusivement à reconstituer ses armements, la Turquie se rangea sans scrupules aux côtés de l'Allemagne dans la présente guerre :

On connaît la suite. La guerre, si minutieusement préparée par l'Allemagne, ne lui donna pas la foudroyante victoire sur la France qu'elle avait escomptée. L'appel à la guerre sainte de l'Islam suggéré par Guillaume II fit long feu. Le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Lybie et l'Égypte firent la sourde oreille. Les événements prenaient décidément une mauvaise tournure pour les Turcs. Tandis que les armées du grand-duc Nicolas avançaient à pas rapides en Arménie, les Anglais envahissaient progressivement la Mésopotamie. L'Emir de la Mecque, le descendant vénéré de Mahomet, secouait l'autorité du Sultan et s'alliait virtuellement aux ennemis de la Turquie. C'était un coup droit au grand empire musulman.

On en était là lorsque éclata la révolution russe. La paix de Brest-Litovsk changea la situation de fond en comble pour les Turcs. L'effondrement de la Russie était pour eux le plus inattendu et le plus merveilleux des miracles. Avec la Russie disparaissait l'ennemi immédiat, le seul vraiment redoutable. Mieux que cela : elle devenait elle-même une proie magnifique, qui s'offrait bénévolement aux appétits combinés de l'Alle-

magne et de la Turquie. La promesse de l'hégémonie turque en Asie se réalisait au-delà de toute espérance. Non seulement le traité de Brest restituait sans condition la malheureuse Arménie à ses anciens bourreaux, mais il leur livrait trois places importantes : Batoum, Kars, Ardahan, et les territoires avoisinants, autrement dit, des postes admirablement choisis pour conquérir, à brève échéance, le Caucase et la Géorgie.

Dès le début de la guerre, la Turquie, dont on méconnaît trop l'habileté, avait suscité un peu partout, en Perse, en Afghanistan, jusqu'au nord de la Chine, dans toutes les régions habitées par des Musulmans, des comités et des bandes qui travaillaient pour elle.

Les appétits turcs, entretenus et excités par ses alliés d'Allemagne, sont vastes. Ils ne visent à rien moins qu'à la constitution d'un empire musulman qui s'étendrait de la Méditerranée à l'océan Pacifique.

Mieux encore. L'émir d'Afghanistan, voisin immédiat des Indes du nord, sollicité de toutes façons depuis quatre ans de s'allier aux Centraux et d'attaquer les Anglais aux Indes — où se poursuit une active propagande musulmane anti-anglaise (1) — avait toujours refusé, sachant bien que, pris entre l'enclume anglaise et le marteau russe, sa position eût été désespérée. Pour l'encourager, il se constitue à cette heure, dans le nord de la Perse, au moyen de volontaires et de prisonniers turcs évacués de Sibérie, une armée instruite et encadrée par des officiers allemands, dont on pourrait entendre parler avant peu, et qui est destinée à pousser l'émir d'Afghanistan contre les Indes. Il ne s'agirait de rien moins que de chasser les Anglais des Indes.

Enfin, la Turquie n'attend que l'occasion favorable d'expérimenter en Asie les méthodes de « libération des peuples » pratiquées avec tant d'art et de cynisme en Europe par sa grande alliée. Ne lit-on pas dans le *Communiqué du bureau de la Presse turc*, organe de la Légation de Turquie à Berne (n° du 2 avril) : « Nous avons fait admettre dans le traité de Brest le principe de l'indépendance et de l'intégrité territoriale de la Perse et de l'Afghanistan, et, au cours des pourparlers de paix, des représentants attirés de nos voisins persans sont venus solliciter notre protection. »

Après les Persans viendront sans doute les délégués du Caucase, de la Géorgie, de Boukharie, du Bélouchistan, de la Chine septentrionale...

(1) Toutefois, il ne faut pas oublier que les Musulmans des Indes subissent beaucoup plus l'influence de la Mecque, favorable aux Anglais, que celle de Constantinople. Le crédit du gouvernement jeune-turc ne doit guère être plus grand dans les Indes qu'en Arabie ou dans le nord de l'Afrique.

Comment le comte Czernin, hier encore chef de la politique autrichienne, pouvait-il laisser entendre que l'Alsace-Lorraine était l'unique enjeu de la formidable bataille qui se livre dans l'est et le nord de la France ? Il s'agit de bien autre chose. C'est le sort du monde, tout simplement, qui se joue à cette heure sur la Lys, l'Oise et la Somme.

La Tragédie arménienne

(Reproduction en raccourci d'un article paru dans *Le Salut Public de Lyon* du 26 avril dernier).

La guerre mondiale devait réserver à la malheureuse Arménie les heures les plus tragiques et les plus épouvantables de sa douloureuse histoire.

M. Delbrück a dit au commencement de la guerre à la tribune du Reichstag que l'Arménie et la Mésopotamie constitueraient un jour les « Indes germaniques ». De cette monstrueuse parole est née, dès le déclenchement de la guerre et l'entrée dans le conflit européen de la Turquie aux côtés des empires centraux, l'extermination systématique et définitive des Arméniens.

Il y avait alors auprès du gouvernement jeune-turc un agent puissant de l'Allemagne qui fit adopter les volontés du kaiser : von der Goltz Pacha, de triste mémoire, le même qui a tenu pendant quelques mois sous son joug la malheureuse Belgique. Le plan des massacres arméniens perpétré et arrêté à Constantinople à l'automne de 1914 portera désormais devant l'histoire la double empreinte méthodique et sanguinaire de von der Goltz Pacha et de son digne émule, Enver Pacha.

La conscience universelle, celle du moins des nations neutres ou qui se battent pour la bonne cause, frémit d'épouvante devant l'accomplissement et les horreurs de ce crime monstrueux, des massacres en masse et des assassinats sans nombre dont la malheureuse Arménie a été le théâtre et la victime impuissante depuis le commencement de la guerre jusqu'à ce jour. Les massacres de 1894-1896 et ceux qui ont suivi la constitution ottomane ne sont qu'une pâle image à côté de ceux dont nous parlons.

Il y a eu des moments où le cercle de fer et de sang qui étreignait l'existence physique et morale du peuple arménien a laissé pénétrer un rayon de lumière et d'espoir : c'est l'occupation, malheureusement courte, des provinces arméniennes par les armées russes. Elle

avait amené un répit dans l'œuvre d'extermination entreprise là-bas par les hordes barbares et assassines turco-kurdes avec l'assentiment criminel de von der Goltz Pacha et sous l'œil vigilant du major allemand Stazeschi et du commandant d'artillerie Stanger, son camarade, qui opéraient en Arménie.

Mais depuis la décomposition russe et l'abandon des provinces arméniennes conquises en 1916-1917, les assassins précités achèvent actuellement leur œuvre ignoble d'extermination radicale de tout un peuple malheureux, innocent et sans défense.

La raison humaine se trouble et chancelle à la pensée d'une aussi épouvantable calamité! Son horreur et sa cruauté, les raffinements employés dans l'exécution du crime n'ont point d'égaux ni de précédents dans l'histoire sanglante de l'humanité! Au cours de notre récent voyage en Orient, en janvier dernier, nous avons recueilli le témoignage accablant de notables Arméniens échappés par miracle à la sanglante tragédie, ainsi que des précisions douloureuses sur toutes les cruautés commises, sur l'effroyable calvaire des déportés, sur les caravanes de la mort, sur les routes d'horreur et de cruauté des déserts de Mésopotamie et d'Anatolie et enfin sur les insurgés du Djébel-Moussa (mont Moïse, en Cilicie).

Le plan des massacres avait été savamment dressé : les populations arméniennes de six vilayets où la Russie, la France et l'Angleterre voulaient quelques jours avant la guerre introduire les réformes promises depuis si longtemps et toujours ajournées par le gouvernement ottoman, furent les premières massacrées.

Suit un bref et douloureux exposé du nouveau martyr de l'Arménie, « plus odieux et plus poignant que tous ceux qu'elle a endurés » :

Disons que sur 2 millions d'Arméniens qu'il y avait en Turquie au commencement de la guerre, il en survit 900.000 environ. Une population de plus de 1 million d'êtres a donc été exterminée par la Turquie devenue vassale de l'Allemagne, avec l'assentiment de cette dernière, grâce à la monstrueuse parole de Delbrüch. L'épiscopat arménien, témoin oculaire et impuissant de toutes ces horreurs qui, un jour, nous aurait apporté le témoignage autorisé de sa voix, a été aussi massacré ou assassiné. Seul le Père Bernard, supérieur de la Mission Dominicaine de Van, qui peut-être vit encore, confirmera à son heure toutes ces abominations.

Les Qualités du Peuple arménien

Tant qu'il a pu conserver son indépendance sur le sol de sa patrie le peuple arménien a fait de sa liberté un instrument de civilisation; lorsqu'après la perte de son indépendance, une partie des Arméniens s'est dispersée par le monde et a fondé des colonies dans divers pays étrangers, ces émigrés ont constitué, pour leur patrie d'adoption, une force intelligente et active, servant loyalement les intérêts des peuples dont ils étaient les hôtes. Même sous le joug cruel et pesant des despotismes asiatiques, les Arméniens ont toujours poursuivi leur tâche d'éternels artisans de civilisation; ce sont eux qui, avec les Grecs, ont développé en Turquie l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Dans toutes les branches de l'activité humaine de l'Empire ottoman, dans les hautes fonctions de l'Etat, dans la politique, la magistrature, le haut clergé, la médecine, la chirurgie, dans les sciences et dans les arts, dans la littérature et la poésie, dans le haut commerce et la haute finance, les Arméniens ont occupé des situations considérables et ont rendu d'éminents services à la Turquie.

Les superbes étoffes, les tapis et les broderies qu'on admire en Europe, l'orfèvrerie, sont presque exclusivement fabriqués par des Arméniens.

Les beautés architecturales de Constantinople sont dues en grande partie au génie arménien.

A l'intérieur de la Turquie ce peuple était surtout un peuple agricole et industriel où il montrait de rares aptitudes pratiques qui n'ont jamais empêché les Arméniens d'être en même temps un peuple passionnément idéaliste. Ils ont toujours en tant que peuple sacrifié leurs intérêts matériels immédiats à de plus hautes conceptions morales. Malgré les persécutions sanglantes, l'Arménien, nous lui devons cet hommage, est demeuré fermement attaché à son idéal national et n'a jamais laissé entamer l'intégrité de son âme fière et noble.....

En présence de tous ces maux et des signes précurseurs d'une nouvelle catastrophe de l'Arménie, la Délégation nationale arménienne de Paris a fait, il y a quelques jours, un nouvel appel au monde civilisé.

Pour notre compte, nous sommes frappés d'horreur, et nous lançons une protestation flétrissante et indignée contre ces massacres qu'aucune raison militaire ne justifiait, et contre la lâcheté des

auteurs abominables de cette monstrueuse et sanglante tragédie. Le kaiser voulait faire de l'Arménie et de la Mésopotamie les futures « Indes germaniques ». Il en a fait un champ de carnage et de mort où les ossements encore apparents des victimes, qui forment des monticules sur divers points du désert désolé de Djézirch, témoignent de l'ignoble assassinat d'un peuple martyr, qui crie vengeance!

EMILE AUBLÉ.
Ingénieur E. C. L.
Conseiller du Commerce extérieur
de la France.

En Révolte

La Vigie Marocaine de Casablanca publie, dans son numéro du 23 avril, un article sur l'Arménie, signé : Marcel Mirtil, dont nous nous plaisons à citer les passages suivants :

On parle beaucoup de l'Arménie et des Arméniens. On plaint communément ce pays démembré et cette race persécutée, mais les plaintes exhalées s'adressent plutôt à un symbole qu'à une nation qui pleure et à des hommes qui souffrent, car on connaît peu et souvent l'on ignore l'Arménie et ses habitants.

Visitez presque toutes les villes de l'ancienne Turquie d'Europe et de l'actuelle Turquie d'Asie, les contrées du Caucase russe, de Tiflis jusqu'à Elisabethpol, et du Nord-Ouest persan, vous verrez dans les boutiques, assis à leur comptoir, dans la rue allant vers leurs affaires, sur les échafaudages des maçons maniant la truelle, sur les quais au milieu des débardeurs, des hommes de haute taille, aux épaules larges, aux traits du visage lourds mais réguliers : ce sont les Arméniens, travailleurs aptes aux plus durs métiers, commerçants habiles aux plus remarquables négociations. Au milieu des populations ottomanes ou musulmanes, poussées encore par des traditions nationales et rituelles vers le troc primitif, les Arméniens jouent le rôle d'intermédiaires, de courtiers, de marchands, mettant en pratique les règles de la vente et les habitudes du commerce. Ils ont dans les Juifs et les Grecs des concurrents ardents mais qui ne constituent pas un danger pour eux, car ils sont plus souples, plus fins, mieux au courant encore des habitudes et des besoins des populations ottomanes ou étrangères.

Le commerce de l'Arménien, son séjour triomphant au bazar ou dans les postes officiels, que son intelligence lui faisait octroyer par les pouvoirs turcs, n'était que l'attitude officielle de sa race, par quoi il apparaissait aux voyageurs qui ne font que passer et qui ne cherchent point à comprendre l'âme intime et profonde d'une nation. A côté de l'Arménie, négociant et commerçant, il y avait une autre Arménie intimement liée à la première, qui semblait voiler sa pensée sous les soucis des travaux

quotidiens et de la lutte pour la vie. Cette Arménie, peu connue des voyageurs, les Turcs la connaissaient bien et se défiaient d'elle.

C'était le pays douloureux, dénationalisé quant à la domination terrestre, mais dont la protestation toujours vivante faisait naître dans le cœur de sa jeunesse le désir de revivre une existence autonome, de se reconstituer en patrie parmi toutes les patries de l'univers.

L'auteur parle ici des persécutions auxquelles furent soumis les Arméniens sous le règne d'Abdul Hamid, des premières protestations manifestées par ce peuple et des massacres de 1894-6, et continue dans ces termes :

Les protestations des Arméniens furent donc étouffées à cette époque dans le sang et dans les larmes. Le Sultan crut que c'en était fini avec cette race maudite qui ne voulait pas se résoudre à vivre dans l'esclavage. Il prit même contre eux des mesures supplémentaires. Il interdit que l'on mit les corps des Arméniens dans des bières, lorsqu'ils étaient conduits à leur dernière demeure. Il craignait que dans les cercueils fussent cachées des bombes, et les morts arméniens furent portés pendant longtemps au cimetière dans des bières ouvertes.

L'auteur parle ici de l'avènement des Jeunes-Turcs, de leur plan d'ottomanisation : « Des places, mais nulle autonomie nationale, telle fut leur doctrine. »

La guerre vint et grâce à l'avance des armées russes, l'Arménie se crut délivrée. Des chrétiens orthodoxes comme eux occupèrent le territoire de l'ancien royaume d'Arménie. Van avec ses 40.000 habitants, fut occupé dès les premiers instants de la campagne, puis ce fut la métropole fortifiée d'Erzeroum, prise déjà par les Russes en 1878 et restituée à la Turquie. Ensuite, le grand port de Trébizonde, Bitlis et Erzinghian tombèrent dans les mains de l'armée du Caucase. Les instants étaient révolus. L'Arménie échappait au joug des musulmans. Elle allait pouvoir nouer les liens rompus de ses traditions nationales.

Après avoir fait allusion aux crimes inouïs et aux meurtres abominables commis par les Jeunes-Turcs pendant cette guerre sur les Arméniens sans défense, vieillards, femmes et enfants, l'article se poursuit ainsi :

L'Arménien est brave dès qu'il se sent soutenu. Mis en confiance par le voisinage des Russes, les Arméniens en devinrent semblables aux anciens guerriers de leurs rois arsacides qui, alliés à Mithridate, résistèrent aux Romains. Ils organisèrent des bandes et aux côtés des Russes, leurs frères en orthodoxie, ils

luttèrent avec succès contre les Turcs et leurs associés les Kurdes sanguinaires.

La constitution d'une nation arménienne était d'accord avec le droit des peuples. C'était peut-être, dans le programme des Russes au début de la guerre, la plus belle et la plus pure idée. Tous ceux qui dans le monde entier s'intéressent aux peuples malheureux, aux déshérités de l'histoire, saluèrent la résurrection certaine de la nation infortunée. Hélas! le sort de la guerre n'a point permis la réalisation immédiate de ce programme. Les Bolchevicks qui proclamaient à haute voix qu'ils étaient opposés à l'impérialisme des Puissances capitalistes d'Europe et que les peuples avaient le droit de choisir le régime et la nationalité qui leur convenaient, ont cédé aux Turcs, non seulement les anciennes provinces de l'Arménie ottomane conquises par les Russes, mais encore les trois districts arméniens (1) du Caucase — de Kars, de Batoum et d'Ardahan. C'est un crime national de plus à ajouter à toutes les trahisons. Non seulement ils cèdent une partie du territoire russe, mais ils abandonnent un peuple entier à ses bourreaux et à ses persécuteurs.

Aujourd'hui, c'est le deuil dans ce pays montagneux de l'Asie-Mineure où le mont Ararat dresse sa cime neigeuse au milieu des nuages. Les Turcs, à la suite des armées russes ont continué leurs massacres. Ils ont de nouveau réoccupé Trébizonde et Erzeroum, mais aux dernières nouvelles, il paraît que les Arméniens, constitués en armée, ont repris Erzeroum et la république du Caucase n'entend point céder le port de Batoum et la ville fortifiée de Kars. Les Caucasiens orthodoxes et musulmans ne veulent point des Turcs. Ils n'ont pas salué avec joie la chute de l'autocratie des Tsars pour accepter un pacte avec l'autocratie plus violente et plus sauvage encore des Ottomans de Constantinople. Peut-être cette résistance assurera-t-elle avant le traité définitif le salut des populations d'Arménie qui par leur résistance à travers l'histoire ont acquis le droit à la vie digne et noble des peuples libres.

Au milieu de la lagune de Venise, caressé par la lumière blonde de l'Adriatique, dans l'île de San Lazzaro, il existe un couvent de moines arméniens nommés mekhitaristes. Là sont conservés pieusement les manuscrits et les œuvres de littérature qui rappellent la gloire du pays démembré. C'est un foyer vivant de patriotisme et de résistance morale aux Turcs. Puisse, un jour prochain, sur ce vieux monastère, flotter le drapeau respecté d'une Arménie libre et fière!

MARCEL MIRTIL.

(1) *Liseř* arméno-géorgiens.

N. D. L. R.

FAITS & INFOMATIONS

Le Caucase vu de Constantinople

Les extraits que nous reproduisons ici d'un article paru dans un journal turc et de deux conférences sur le Caucase faites par des orateurs turcs, édifieront les lecteurs sur les visées du Gouvernement de Constantinople sur ces territoires riches et les intrigues mises en œuvre dans le but délibéré d'y provoquer des troubles de nature à envenimer les relations de bon voisinage qui existaient sous le régime russe entre les Chrétiens et les Musulmans de ces régions et qui allaient en s'affermissant depuis la constitution de la République fédérative indépendante du Caucase, — ces troubles devant servir de prétexte aux Turcs pour une occupation permanente de cette contrée qui leur ouvrirait le chemin du Turkestan et des Indes.

Pour mieux démasquer ces machinations, ainsi que pour mettre à même nos lecteurs de voir clair dans la situation actuelle du Caucase, nous continuerons de donner, pour autant que le permettent les cadres restreints de cette revue, des renseignements précis sur la Transcaucasie, l'importance numérique, le rôle politique et économique et les relations réciproques des divers éléments ethniques de sa population, ainsi que sur les événements qui s'y sont succédé depuis la constitution de la République fédérative transcaucasienne.

I.

Le Tasviri Efkiar de Constantinople, dans son numéro du 6 mars, donne, au sujet du nouveau gouvernement du Caucase, les informations suivantes qu'il dit lui avoir été communiquées par un personnage autorisé, témoin oculaire de ce qu'il avance :

Le gouvernement autonome constitué au Caucase ne se présente pas pour le moment sous un jour favorable aux Musulmans. Simple comité provisoire, il est composé de douze membres. Alors qu'il y a

au Caucase 4 millions et demi de Musulmans (1) et beaucoup moins d'Arméniens, les Musulmans n'ont pu faire entrer que quatre membres dans le comité, les Arméniens 3 et les Russes 2, tandis qu'une représentation proportionnelle devrait donner 7 sièges aux Musulmans. C'est donc une représentation anormale. Le fait que les élections ne reposent pas sur le principe de droits égaux pour toutes les communautés, a porté une grave atteinte aux droits des populations mahométanes ; en outre, les élections ont eu lieu alors que les troupes russes étaient encore très nombreuses au Caucase, et c'est leur influence qui a favorisé les Arméniens et les Géorgiens.

Jusqu'à la faillite de la révolution russe, les Géorgiens, pour se préserver des funestes coups du bouleversement de la Grande Russie, avaient coopéré avec les troupes et s'étaient montrés très bienveillants envers les Musulmans du Caucase. Mais dans les derniers jours, pris de la crainte d'une intervention ottomane extérieure, Arméniens et Géorgiens ont cru devoir unir leurs efforts et ont pris une attitude hostile à l'égard des Turcs. Pourtant, il ne serait pas juste d'interpréter ce fait comme un indice de l'harmonie des intérêts de ces deux nationalités. Aujourd'hui, toute la question réside pour elles dans la recherche d'un concours, de quelque part qu'il vienne.

A la tête du comité de douze membres formé au Caucase, se trouve le fameux avocat kurde Kuetchetchkouri (2). Bien qu'on prétende que la Chambre des Députés réunie auprès de ce comité ne soit pas favorable à la modification immédiate de la composition du gouvernement provisoire, il est certain que des changements auront lieu ultérieurement.

Au Daghistan s'est également constitué un gouvernement républicain. Ce gouvernement a un double caractère : religieux et laïque. Les membres du gouvernement religieux sont des mollahs et les membres du gouvernement laïque sont les plus intelligents et les plus actifs des jeunes licenciés de la faculté. Le président du gouvernement religieux est l'imam Nedjmeddine.

Les Turcs sont très forts dans les parties orientale, occidentale et méridionale du Caucase. Pour appuyer leurs revendications contre

(1) D'après les statistiques établies par des Musulmans mêmes, dans la Transcaucasie proprement dite le nombre de leurs coreligionnaires ne dépasse pas les trois millions. D'ailleurs nous allons revenir sur ce sujet.

N. D. L. R.

(2) Gueguetchgori, ancien membre de la Douma, président du Soviet des soldats du Caucase, actuellement président du Conseil, est un Géorgien chrétien.

N. D. L. R.

cette force, les Arméniens ont constitué des corps d'armée. L'un est composé des bandes que répriment actuellement et que chassent du territoire sacré de l'Empire ottoman nos troupes victorieuses.

L'unique aspiration des Turcs du Caucase est de lier leur sort et leurs efforts à ceux des Turcs ottomans et d'affranchir enfin leur race du joug qui pèse sur eux depuis de longs siècles.

II

Le 1^{er} mars, Hussein Zadé Ali Bey a fait au « Turc Yourdou » de Constantinople, sur le Caucase, une conférence dont voici le résumé :

Les éléments les plus importants du Caucase sont les Turcs et les Géorgiens. Les Turcs caucasiens n'ont pas d'histoire particulière. Leur histoire fait partie de l'histoire générale turque. Il y a un siècle, il y avait au Caucase 10 à 12 khanats. Les derniers Khans sont Moustapha Khan de Chirvan, Ibrahim Khan de Carabagh et Ziad Khan qui a été tué en combattant contre les Russes. Par mille intrigues, les Russes ont envahi les Khanats et ont même empoisonné le Khan de Cherki.

Les Géorgiens aussi ont une longue histoire. C'est en 1801 que les Russes ont occupé la Géorgie, dont la dernière reine Tamara poignarda de ses propres mains le général russe qui lui proposait d'émigrer en Russie.

Au Caucase, on parle plusieurs langues :

- 1° Les langues ouralo-altaïques dont le turc, qui forme la langue internationale du peuple du Caucase.
- 2° Les langues indo-européennes, dont le russe.
- 3° Les langues Cartwiel qui comprennent les langues des Géorgiens, des Mingrels et des Lazes.
- 4° Les langues des Tchetchènes et des Lezkis du Daghistan où dominait le cheikh Schamil, ainsi que celles des Andjaz et des Tcherkesses, entre les montagnes et la mer Noire.

Parmi les Turcs du Caucase se trouvent des Nogaïs et des Kamouks. Alors qu'autrefois les Nogaïs s'étaient avancés dans la région du Don et sur les rives de la mer Noire, les Russes, pour les soustraire à l'influence ottomane, les ont fait émigrer à l'intérieur.

L'occupation russe a fait disparaître les différends qui existaient entre les Khanats et a réveillé le nationalisme et la littérature turcs.

On remarquera que le fanatique conferencier ignore complètement les Arméniens, leur histoire, leur langue et l'important rôle politique

et économique qu'ils jouent au Caucase. C'est la suppression par omission, en attendant la suppression par le massacre!

III

Faik bey, l'un des délégués des comités musulmans du Caucase, a fait sur ce pays les déclarations suivantes. Le lecteur constatera l'esprit relativement modéré et libéral des déclarations de ce délégué qui, sur beaucoup de points, contredisent ouvertement les affirmations du journal et du conférencier panislamistes. C'est un fait qui démontre qu'en réalité, les peuples du Caucase n'auraient nulle difficulté à s'entendre et à vivre en parfaite harmonie entre eux si ce n'était la propagande néfaste des Turco-allemands qui les excitent les uns contre les autres pour pouvoir les dominer et exploiter tous.

Le gouvernement d'aujourd'hui a été constitué sous le régime de Kerenski et avec le concours des éléments maximalistes. Les élections ont eu lieu avec la participation des Soviets socialistes modérés du Caucase et l'intervention des soldats a porté atteinte aux droits fondamentaux des communautés.

Puis la venue au pouvoir du gouvernement bolcheviki a délivré le Caucase de ses engagements d'union et de fidélité envers la Russie.

En effet, le régime maximaliste actuel n'est pas reconnu au Caucase et le gouvernement du Caucase, comme l'Ukraine et la Finlande, a proclamé son indépendance. La situation du gouvernement maximaliste vis-à-vis des diverses nationalités qui composent la Russie n'est autre chose que celle d'un élément usurpateur. C'est pour cette raison que la république fédérative que voulait établir Kerenski était absolument condamnée à échouer.

Nous avons plein espoir en l'avenir. Chaque nation au Caucase pourra se constituer en république indépendante.

Le gouvernement provisoire actuel exerce son autorité sur le territoire méridional d'une ligne allant de la mer Caspienne à la mer Noire. Il comprend entre autres les provinces de Bakou, Guendjé, Erivan, Tiflis et Koutaïs.

Il n'existe pas de différend appréciable entre les Musulmans et les Géorgiens au Caucase. La région habitée par les Géorgiens est une zone tout à fait séparée. Ils forment un bloc compacte indubitable dans les provinces de Tiflis et de Koutaïs, à l'exception des cazas d'Akhalikh et de Boghchali. S'il y a, à ce sujet, un élément dont on doit tenir compte dans la région habitée par les Musulmans, c'est celui des Arméniens. Toutefois, nous Turcs, en établissant la

république, nous sommes sûrs de pouvoir vivre avec eux en bonne intelligence.

Comme chaque nationalité formera prochainement une république ayant chacune ses droits bien nets, nous n'avons nullement l'intention d'annuler les élections faites sous la pression des troupes russes. En outre, sur les rives de la mer Caspienne s'est formée la république du Daghistan, et au nord de Poti, celle d'Abazé.

Dès que Kerenski arriva au pouvoir, il licencia la classe 1895. Puis, le gouvernement bolcheviki commença la démobilisation et ce qui est remarquable, c'est que cette démobilisation se fit d'emblée avec la rapidité d'un éclair et devint subitement un fait accompli. Dans la région de Sarikamisch, il y a mille exemples de soldats russes tuant leurs camarades dans leur hâte fébrile de monter dans le train. Les trains passant par Kars surtout et se dirigeant vers le Nord étaient pleins de soldats entassés les uns sur les autres. Il est évident qu'aucun de ces corps de troupes n'avait attendu l'ordre formel et général de la démobilisation.

La paix de la République du Caucase n'a pas été conclue à Brest-Litovsk; c'est ici qu'elle aura lieu.

Union des Républicains Géorgiens

Les Géorgiens résidant à Paris viennent de former, sous ce nom, un Comité dont le but est défini ainsi à l'article 1^{er} des Statuts :

L'Union des Républicains Géorgiens s'est fondée à Paris : 1^o pour contribuer à la défense du peuple géorgien et de ses conquêtes révolutionnaires et démocratiques ; 2^o pour affirmer le droit du peuple géorgien à disposer de lui-même ; 3^o pour défendre l'indépendance de la République fédérale du Caucase dont le peuple géorgien fait partie ; 4^o pour fortifier les relations amicales entre les peuples du Caucase, d'une part, et entre la République du Caucase, la Russie et les pays de l'Entente, d'autre part.

Nous saluons cordialement cette heureuse initiative de nos frères géorgiens, qui est à l'unisson des désirs et des sentiments de tous les Arméniens. Les intérêts et les destinées de ces deux éléments avancés du Caucase ont été étroitement liés à travers toute l'histoire : ils le sont plus que jamais à l'heure actuelle où ils traversent en commun la plus grande crise de leur existence.

L'Union a lancé un manifeste dont nous nous faisons un plaisir de citer les passages suivants :

Trois jours après la dissolution de la Constituante panrusse à Pétrograd, le 21 janvier 1918, la Fédération des trois républiques autonomes du Caucase (1) a été votée à l'unanimité par l'Assemblée Constituante de Tiflis.

Parmi les éléments disparates de la Russie, mise à feu et à sang par une lutte intestine, le Caucase seul présente une force politique et militaire et garde sa fidélité à la cause de l'Entente, à laquelle le rattache un idéal commun de Justice et d'Humanité.

La Fédération caucasienne n'a jamais songé à renier les liens de fraternelle amitié qui l'unissent à la démocratie russe, ni à oublier ce que le Caucase lui doit.

Loin de là, le Caucase n'envisage sa future constitution que sous la forme d'une fédération avec les autres républiques de la Russie.

Mais pour que cette question puisse être définitivement réglée, il faut que la Russie organisée autour d'un gouvernement désigné par la Constituante panrusse, soit enfin libérée de l'hégémonie allemande.

En attendant ce moment, la République du Caucase a mobilisé tous ses hommes valides pour une lutte désespérée contre l'envahisseur germano-turc.

Tout en défendant la liberté de son sol, les armées du Caucase barrent aux centraux la route vers Bagdad et les Indes.

Elles empêchent la jonction des pays musulmans hostiles à l'Entente et assurent le succès des troupes alliées en Mésopotamie, en immobilisant une grande partie des forces turques.

L'écrasement du Caucase signifierait la faillite de l'Entente en Orient.

Ce serait, pour les centraux, la route libre vers l'Inde, la réalisation du rêve germanique de la « Mittel-Europa ».

Et c'est ainsi que la cause de la République Caucasienne est indissolublement liée aux intérêts de ses alliés occidentaux.

Nous sommes profondément convaincus que notre patrie saura, au prix de n'importe quels sacrifices, remplir dignement son devoir historique envers le Caucase, la Russie et l'Entente.

Nous considérons comme notre devoir immédiat de rappeler à tous nos alliés, le bel effort de notre petit pays complètement isolé parmi tous les périls qui le menacent.

Que tous ceux à qui sont chers les principes de la justice et de la

(1) A savoir, les trois républiques autonomes arménienne, géorgienne et tatare.
N. D. L. R.

liberté des peuples, tendent à la jeune république du Caucase leur main de vrais amis.

La Vaillante Résistance arménienne

Londres, 15 mai.

L'agence Reuter apprend de source arménienne que partout, dans le Caucase, les Arméniens s'organisent pour résister à la tentative des troupes turques vers l'est. Des informations télégraphiques, de source arménienne comme de source turque, ont annoncé de temps en temps que des combats avaient eu lieu entre les Arméniens et les troupes ottomanes. Il semble certain que la marche des Turcs vers l'est a été considérablement entravée.

En dépit de la propagande ennemie, et bien que trahis par les Tartares, *les Arméniens sont résolus à lutter jusqu'à la mort pour la cause nationale et la défense du pays.*

Dans une imposante et enthousiaste réunion tenue à Tiflis, le président de l'assemblée arménienne a dit :

« Si nous devons périr, périssons avec honneur. »

Le jour suivant, les syndicats ouvriers arméniens ont voté une résolution recommandant que tous les hommes valides fussent enrôlés, tandis que les étudiants et les jeunes gens des écoles se réunissaient aussi, déclarant que le champ de bataille était le lieu où ils continueraient leurs études.

Le mutisme, depuis une quinzaine de jours, des communiqués turcs sur la situation du front du Caucase, est la meilleure confirmation de ces nouvelles qui s'accordent d'ailleurs avec nos informations particulières que nous résumons comme suit :

La dernière avance turque vers l'intérieur du Caucase, loin d'affecter le moral des Arméniens et des Géorgiens, a fortifié les liens de solidarité de ces deux peuples consorts et leur détermination à tenir jusqu'au bout devant les envahisseurs de leur territoire. Ils ont en cela l'appui et le concours des autres éléments chrétiens du Caucase — les Russes, les Grecs, les Nestoriens, et même les Bolcheviks. D'autre part, la guerre civile entre les Tatares soudoyés par les Turcs et les Arméniens se poursuit dans les régions de Bakou, Nakhitchévan et ailleurs. Là aussi, les Arméniens paraissent avoir le

dessus; ils espèrent même pouvoir, à bref délai, réduire les Tatares à la raison et rétablir les communications par chemin de fer entre Tiflis et Bakou.

Une Amnistie aux paisibles victimes!

D'après une dépêche de Constantinople au *Berliner Tageblatt*, le gouvernement ottoman prépare une amnistie générale pour les Arméniens paisibles. Le retour dans leurs foyers des Arméniens déportés doit avoir lieu aussitôt que possible. Le gouvernement aidera les Arméniens sans ressources à se faire une nouvelle existence en avançant les fonds nécessaires.

Le Temps commente cette nouvelle par les observations suivantes :

Les populations arméniennes ont trop appris à connaître la perfidie turque pour ne pas se méfier de cette amnistie sous le couvert de laquelle Constantinople prépare peut-être l'achèvement de son œuvre d'extermination.

Un Témoignage de reconnaissance

Faute de place, nous avons omis de reproduire dans notre précédent numéro la dépêche suivante que la Délégation Nationale arménienne avait adressée à M. le Professeur Romanelli, à l'occasion de la manifestation solennelle de la ville de Rome en faveur de l'Arménie :

La Délégation Nationale Arménienne, profondément touchée de l'intérêt que vous portez à la cause arménienne, vous exprime à l'occasion de votre conférence ses vifs remerciements. Le peuple arménien n'oubliera jamais les sympathies et l'appui rencontrés en Italie.

NUBAR.

LA VIE ARMÉNIENNE

Le martyrologe arménien

Une Tournée à la dérobée en Mésopotamie

Nous tenons d'une source officielle un rapport dressé d'après le récit d'un prélat distingué qui a dernièrement parcouru incognito toute la région de la Mésopotamie en quête d'informations sur les atrocités commises par les Turcs. Nous en extrayons les passages concernant plus particulièrement les Arméniens. Nous sommes obliges, pour des raisons faciles à deviner, de passer sous silence le nom de ce courageux ecclésiastique, ainsi que maints détails de son voyage aventureux.

L'évêque chaldéen catholique X..., ayant appris par les journaux que les Chrétiens de l'empire ottoman étaient martyrisés par les Turcs, conçut l'idée de venir constater *de visu* l'état des Chrétiens en général et des Chaldéens en particulier, habitant la haute Mésopotamie : Bagdad, Mossoul, Mardin, Diarbékir et même Alep.

Après avoir consulté les autorités hiérarchiques et obtenu leur consentement, il partit et arriva à Bassorah le 9 décembre 1916 où il séjourna jusqu'au 11 juin 1917. A cette date, il se rendit à Bagdad, déguisé en Bédouin, sous le nom de Cheikh Abdallah. Il n'a pu quitter Bagdad que fin octobre 1917 pour s'absenter plus de 80 jours.

Il partit donc accompagné d'un Syrien jacobite originaire de Mossoul et d'un musulman arabe de Bagdad. Ces trois personnes quittèrent ensemble le front anglais de Fallouja se dirigeant sur Ramadi.

A partir de Hadiça, Mgr. X... commence par apercevoir des cadavres, des crânes, des membres détachés et des corps mutilés; il en était ainsi jusqu'à Deir-el-Zor. Il estime, sans aucune exagération, que les pertes arméniennes atteignent facilement le chiffre de 500 à 600.000 personnes.

Il a pu remarquer pendant son séjour dans la tribu Chammar la présence d'un grand nombre de femmes et d'enfants arméniens; son compagnon syrien achète une de ces femmes, ainsi qu'un enfant, pour lui servir de domestique.

Mgr. X... a trouvé, dans les diverses maisons des Arabes qu'il visita, plusieurs petits objets précieux appartenant à des Arméniens tels que plateaux, bijoux, pendentifs, bracelets, etc...

Il apprit qu'il y avait un grand nombre de réfugiés arméniens à Sindjar (montagne où résident les Yézidis, adorateurs du diable) et qu'à Mossoul, les Chrétiens en général étaient plus ou moins bien traités par le gouvernement : cela était dû, paraît-il, à leur étroite union avec la population musulmane; mais cet état ne les empêchait pas de souffrir terriblement de la faim, le gouvernement ayant réquisitionné le blé et tous les produits alimentaires.

Il apprit également qu'il y avait près de 2.000 Arméniens employés comme domestiques chez la tribu Chammar : les enfants sont circoncis et appelés par des noms musulmans; les femmes sont vendues aux principaux chefs de la région. Aux deux côtés de tout le parcours de l'Euphrate, jusqu'à proximité du vilayet d'Alep, se trouvent des camps de concentration d'Arméniens où des milliers de personnes succombent journellement à la famine, aux épidémies et aux intempéries du climat.

1.600 déportés sauvés par les forces britanniques.

Nous extrayons d'un rapport arrivé du Couvent arménien de Jérusalem les informations suivantes :

Environ 1.600 déportés d'Es-Salt (à l'est du Jourdain), délivrés par les troupes britanniques, sont arrivés au commencement du mois d'avril à Jérusalem. Durant ces quatre années de déportation, plus de 2.000 personnes ont succombé à la famine et aux maladies épidémiques; 95 o/o des délivrés sont épuisés et dans un extrême dénuement.

Devant leur misère, la Congrégation et les réfugiés du Couvent ont organisé, dans la mesure de leurs maigres moyens, un comité de secours et un comité sanitaire.

Ces malheureux sont installés dans trois camps différents. Les autorités britanniques leur procurent du pain, du riz et des médicaments. Les médecins militaires les visitent tous les jours. Les comités arméniens font de leur côté tout le possible pour seconder les autorités britanniques.

Nous n'avons pas de mots pour exprimer notre gratitude aux soldats et officiers britanniques pour la sollicitude dévouée qu'ils ont témoignée, pendant le transport, à nos malheureux compatriotes. Les délivrés nous racontent des épisodes d'héroïsme et de dévouement de ces militaires. Les cavaliers ont prêté leurs chevaux et ont transporté dans leurs bras, la bride entre les dents, les enfants et les malades à travers les cours d'eau et le désert; leur commandant lui-même a pris dans son automobile des enfants et des fillettes qui ne pouvaient pas marcher. En route, ils leur ont distribué du pain, de la viande et des biscuits. Ces malheureux, pour la première fois depuis leur misère de quatre ans, rencontraient des âmes généreuses; tous pleuraient de joie et de gratitude.

Le comité des réfugiés et la colonie arménienne tout entière de Jérusalem, profondément touchés de cette attitude humaine et de la sollicitude paternelle des autorités britanniques, ont adressé, le 8 avril, à la Délégation nationale arménienne à Paris, une dépêche qui prie d'être l'interprète de leurs sentiments de reconnaissance auprès du gouvernement de S. M. Britannique.

*
*
*

D'autre part, le Conseil Central du Caire de l'Union Générale de Bienfaisance Arménienne nous communique les informations suivantes :

Le nombre des déportés à Jérusalem est de 650 dont 23 ecclésiastiques; 300 parmi les Arméniens résidant dans cette ville sont également sans ressources. Précédemment dans le Wadi Moussa (région de la mer Morte) on avait pu délivrer environ 140 déportés. A Tafilé le nombre des déportés délivrés s'élève à 900 environ. De Salt, les troupes britanniques ont transporté à Jérusalem 1570 déportés. Entre Salt et Ammâne, des centaines d'Arméniens auraient été, d'après les dernières rumeurs, massacrés par les Turcs.

Une partie de ces rescapés ont déjà été transportés à Port-Saïd et à Suez. Les autorités anglo-égyptiennes prennent des mesures pour transférer le reste des réfugiés en Egypte. Un nouveau camp sera probablement créé à Port-Saïd.

L'Union a envoyé des vêtements et des vivres aux réfugiés de Wadi-Moussa, de Jérusalem, de Tafilé et de Salt, ainsi qu'à quelques petits groupes à Port-Saïd et à Suez; en outre, elle a envoyé à ces différents groupes de réfugiés des secours pécuniaires s'élevant à 25.000 francs environ et une somme de 6.300 francs à Bagdad, au profit de l'asile des veuves et orphelins qui a été fondé dernièrement en cette ville.

En dehors de l'œuvre de secours, l'Union entretient, au camp des réfugiés du Djebel-Moussa à Port-Saïd, l'école mixte « Sissouan » et une école professionnelle de jeunes filles, un Vestiaire Central qui a déjà absorbé 37.500 francs; en outre, elle vient de fonder un orphelinat à Jérusalem.

La communication ajoute qu'on espère que de nouvelles déli-
vrances s'opéreront au fur et à mesure de l'avance victorieuse des
troupes alliées, vu que les autorités militaires anglaises et le haut
commissariat français s'intéressent très sérieusement au sort de nos
pauvres compatriotes.

“ Nouvelles de l'Arménie ”

Le martyr du peuple arménien a éveillé partout de vives sym-
pathies. La Suisse romande et Genève en particulier ont répondu aux
appels de solidarité avec leur générosité traditionnelle. Ces amis des
Arméniens seront donc sans doute heureux d'apprendre que le
bulletin publié par le bureau de secours de Bâle, qui a centralisé les
efforts de la Suisse entière en faveur de nos malheureux coreligion-
naires d'Asie-Mineure, sera désormais traduit en français et paraîtra
régulièrement sous le titre de *Nouvelles de l'Arménie*. Le numéro qui
sort de presse (avril 1918, n° 7) contient, outre divers renseignements
spéciaux et la liste des dons, une étude sur l'histoire et l'organisation
de l'Eglise arménienne, la doyenne des Eglises chrétiennes; il repro-
duit en outre la touchante bulle pontificale où le catholicos d'Ar-
ménie exprime à M. Léopold Favre, à Genève, la reconnaissance
des Arméniens pour les bienfaits que ses ouailles ont reçus du peuple
suisse.

En lisant ces pages, le public romand se convaincra de l'utilité de
sa sympathie et de l'urgente nécessité de persévérer dans son élan
de charité.

Bibliographie

E. DOUMERGUE. — Une petite nationalité en souffrance.
Les Lettons. *Les Provinces baltiques et le pangermanisme prussien en Russie... Paris, Editions de « Foi et Vie », 1917, in-8°, IV — 150 pages.*

Le nom de M. Emile Doumergue est inscrit en lettres d'or
dans le cœur de chaque Arménien. On n'oubliera pas de sitôt
sa magistrale conférence sur le martyr du peuple arménien, et
l'excellente publication qui en fut la suite toute naturelle.

Mais M. Doumergue ne limite pas sa sollicitude pour les
peuples opprimés à la seule nation arménienne. Se transportant

à l'autre extrémité de l'ancien empire des tsars, il livre à nos lectures un ouvrage du plus haut intérêt sur les Lettons ; ceux-ci « sont au premier rang des petites nations qui, avec leurs glorieux bataillons de volontaires, versent leur sang pour la cause des Alliés ». L'histoire des Lëttons « fournit les documents les plus typiques et les plus instructifs sur les origines et les caractères du pangermanisme le plus prussien et le plus pangermanique ». Enfin, les Lettons, qui occupent la Courlande, une partie de la Livonie et la Latgale, constituent pour ainsi dire la fenêtre de la Russie sur l'occident.

Depuis des siècles, les Lettons souffrent de la tyrannie des seigneurs germano-baltes. Ils ont été torturés, martyrisés, traités en esclaves, par ces seigneurs qui ne voyaient en eux que des serfs tout au plus dignes de les servir. La domination germano balte en Lettonie représente dans les temps modernes et jusqu'à nos jours le système féodal dans ce qu'il a de plus cruel, de plus tyrannique, de plus injuste.

Après avoir présenté à ses lecteurs les Lettons et les seigneurs germano-baltes, M. Doumergue étudie successivement les amis et l'ennemi des Lettons, la résurrection d'un peuple ; puis il passe en revue la vie intellectuelle et la vie sociale du peuple letton. Il considère, en terminant, la situation d'aujourd'hui et demande, pour demain, l'autonomie.

Après avoir signalé la terrible situation des Arméniens gémissant sous le joug turc, M. Doumergue était le savant et le philanthrope le plus désigné pour stigmatiser la domination tyrannique des Germano-Baltes à l'égard des Lettons. Ces deux petits peuples, Arméniens et Lettons, ont plus d'un point de contact. Leur long martyrologe offre plus d'un trait de ressemblance. Ils ont tous deux placé leur espoir dans la bienveillance des Alliés. Leur destinée est entre les mains de ces derniers. On a tout lieu d'espérer que leur confiance n'aura pas été mal placée.

Le Gérant : EMILE BERTRAND.

Imp. M. FLINIOWSKI, 216, Bd Raspail, Paris (14^e)

